

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LES MAÎTRES
SANS DIEU

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Un rêve d'enfance

Une promesse d'été

L'homme qui chaussait du 62

DANIEL CROZES

LES MAÎTRES SANS DIEU

Roman



© Éditions du Rouergue, 2023.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0764-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*En mémoire de mon trisaïeul,
Jean-Joseph Crozes,
instituteur à l'époque « héroïque »
du XIX^e siècle...*

1

Cette matinée de septembre 1965 était agréable et estivale sous une lumière éclatante. Certes les hirondelles se rassemblaient déjà en gazouillant, préfigurant leur migration annuelle, et les premières feuilles des peupliers jaunissaient mais l'automne semblait lointain. En revanche, la rentrée scolaire arriverait bientôt. Les nouveaux titulaires d'Aiguevives s'installaient, aujourd'hui, dans l'appartement aménagé au-dessus de la classe des grands. Sous les ombrages d'un majestueux marronnier qui se dressait au milieu de la cour de récréation, dont ils avaient grand ouvert le portail, ils attendaient le déménageur qui amenait leurs meubles de Rodez. La trentaine, les cheveux châtain et légèrement ondulés qui retombaient sur les épaules, la silhouette élancée et les prunelles pétillantes, Marielle Tardieu

était rayonnante dans sa toilette estivale, une robe en toile bleue. Adossée au marronnier, triturant une feuille entre ses doigts nerveux, elle discutait de la rentrée avec son époux. Athlétique, des cheveux courts et bruns, une moustache épaisse et soigneusement entretenue, le visage émacié et le regard sans cesse aux aguets, la dépassant d'une dizaine de centimètres, presque élégant dans une chemise à manches courtes et son pantalon de toile assorti, Silvère approchait de la quarantaine. Nommés dans la même école, c'était une journée marquante pour eux. À l'inverse de son époux qui était plus expérimenté puisqu'il avait entamé sa carrière en 1948-1949, enseignant à Constantine comme coopérant puis dans la bourgade d'Almont-les-Junies et à Rodez, la jeune femme n'avait terminé ses études à l'École normale de Rodez qu'en 1960. Depuis, elle n'avait effectué que des remplacements, entrecoupés de stages auprès de maîtres confirmés et de deux congés de maternité puisqu'elle avait accouché d'Olivier en

janvier 1961 puis de Nicolas en juillet 1963. Grâce à l'ancienneté de Silvère, à son classement, à la réputation de sa famille – il appartenait à une « dynastie » d'instituteurs et de professeurs dont il représentait la troisième génération –, ils avaient décroché leur nomination à Aiguevives, une modeste bourgade de cinq cents habitants à une trentaine de kilomètres de Rodez dont la commune regroupait sept cents âmes. Marielle s'en réjouissait. Cette décision mettait un terme à cinq années d'errance dans les différentes écoles de la préfecture et des environs à La Mouline, au Monastère, à Olemps, à Druelle. Non seulement elle s'éviterait des déplacements mais elle profiterait davantage de leurs deux enfants et pourrait partager son quotidien d'institutrice avec son époux bien plus qu'auparavant. À l'occasion de ses remplacements, elle avait enseigné dans tous les niveaux. À Aiguevives, elle se chargerait de la maternelle, du cours préparatoire, de la première année du cours élémentaire. Quant à Silvère, il s'occuperait des élèves du CE2 et

du cours moyen ainsi que des candidats au certificat d'études.

À l'image de son admission à l'École normale à Rodez, en 1957, leur affectation à Aiguevives constituait un événement pour Marielle qui aurait désormais une classe attirée pour l'année, « sa » classe. À 35 ans, elle réalisait enfin son rêve d'enfance auquel elle avait dû renoncer à l'âge de 16 ans pour respecter la décision brutale de sa famille. Pourtant, pour elle, tout avait bien commencé au lendemain de l'obtention du certificat d'études et de son classement cantonal – elle avait terminé troisième ! – qui avaient encouragé ses parents à l'inscrire au pensionnat Sainte-Anne à Labastide pour préparer le brevet élémentaire que les meilleures passeraient dès la troisième année et qui leur permettrait ensuite de devenir institutrices dans un établissement confessionnel. Certes ils ne l'avaient pas ménagée, l'obligeant à participer aux travaux des champs jusqu'à la Toussaint et à compter de la Saint-Jean, écourtant son année scolaire, mais Marielle avait travaillé

d'arrache-pied pour compenser ce handicap et s'imposer parmi les meilleures, enseigner rapidement et acquérir son indépendance. Après sa deuxième année, tout s'était effondré. Le mariage de son frère Sylvain, qui succéderait à ses parents sur la modeste exploitation, y avait contribué. Marielle était la dernière d'une famille de cinq enfants et sept années les séparaient. Même si François et Germaine Lavabre, ses parents, n'approuvaient pas cette alliance, Sylvain avait épousé leur cousine germaine, Jeanne, qui avait claironné à sa belle-sœur après son installation chez ses beaux-parents : « Le certificat d'études est amplement suffisant à une femme, après son mariage, pour s'occuper de ses enfants, des lessives et du ménage, pour préparer la bouillie des cochons. À 16 ans passés, tu es capable de travailler ! Il y a d'autres professions qu'institutrice... » Sylvain et Jeanne avaient-ils imposé que Marielle ne retourne pas au pensionnat de Sainte-Anne en octobre ? C'était une certitude pour la jeune femme. Ses parents

avaient sacrifié son ambition, qui paraissait pourtant bien raisonnable, aux caprices de Sylvain qui comptait se procurer une motocyclette. Ils ne pouvaient assumer cette nouvelle dépense et sa scolarité sans s'endetter, ce qu'ils ne souhaitaient pas. Elle s'était donc résignée à commencer son apprentissage de couturière à trois kilomètres de son hameau des Vignes, dans le chef-lieu de la commune, à Lasserre. Grâce à sa patronne qui avait remarqué son habileté, sa vivacité d'esprit et sa créativité, elle avait été ensuite embauchée par une couturière renommée de Rodez, Éléonore Frayssinet, qui habillait les femmes de la bonne société et qui l'avait assurée après une année passée dans la maison qu'elle était promise à une carrière de « première ». La perspective était séduisante pour une jeune femme de vingt ans qui s'en était détournée à la surprise générale en épousant Richard Soleilhet, frère de sa meilleure camarade d'atelier Angèle. Ce jeune homme était forgeron à Castelnau, localité de cinq cents habitants semblable à Aiguevives. Elle

s'y était installée avec son époux et y avait proposé ses services de couturière mais vainement ; elle avait souvent regretté que ses parents, Sylvain et Jeanne aient contrarié sa vocation. La malchance s'était acharnée sur Marielle. Neuf mois de bonheur seulement et, le vendredi de l'Ascension 1953, Richard avait succombé aux blessures provoquées par un percheron dont il s'apprêtait à remplacer les fers. Son ancienne patronne ruthénoise l'avait à nouveau engagée. Constatant qu'elle était bonne lectrice, elle l'avait présentée à son petit-cousin, Silvère Tardieu, instituteur à l'école Victor-Hugo à Rodez, passionné de littérature et confronté à une épreuve semblable. Son épouse, Mélanie, était décédée en couches tandis que leur enfant n'avait pas survécu. Grâce à leur goût commun pour la lecture, une complicité s'était rapidement instaurée entre eux. Leur mariage avait été célébré dans l'intimité mais civilement en septembre 1955. Il avait éloigné Marielle des membres très pratiquants de sa famille qui dénigraient les maîtres laïques et les écoles

sans Dieu mais il avait permis que son rêve d'enfance se concrétise. Silvère l'avait persuadée d'abandonner sa profession de couturière pour préparer le concours de l'École normale. Marielle y avait été encouragée par ses beaux-parents, ses beaux-frères et ses belles-sœurs qui étaient tous enseignants. Il l'avait soutenue de son mieux, organisant son travail quotidien et ses révisions. Sa première tentative avait été décevante puisqu'elle n'avait été admise dans aucune École normale. À la deuxième, elle s'était distinguée avec une quadruple réussite et Rodez avait eu sa préférence.

En cette matinée radieuse de septembre 1965, Marielle mesurait le chemin parcouru depuis cette journée de juillet 1946, tristement imprimée dans sa mémoire, où elle s'était soumise à une décision injuste. Elle avait éprouvé alors un profond déchirement et de l'humiliation, un sentiment de révolte qui l'avait habitée pendant longtemps. Heureusement, il y avait eu la rencontre avec Silvère, le miraculeux et le merveilleux

voyage de l'amour grâce auxquels elle avait commencé une nouvelle existence.

Alors que l'horloge de l'église égrenait neuf coups, une question les tenaillait. Sur quels effectifs pourraient-ils compter à la rentrée ? Quand l'inspection les avait informés de leur affectation, Marielle et Silvère Tardieu s'étaient déplacés à Aiguevives pour y rencontrer le premier magistrat de la commune et les instituteurs qui achevaient une carrière bien remplie pour prendre leur retraite dans la localité. Leurs prévisions permettaient de maintenir les deux classes mais ils n'excluaient pas des changements, dès la première matinée, qui les priveraient de quelques élèves. L'école de Dieu avait fermé en 1962. Certaines familles l'avaient regretté, ne consentant à inscrire leurs enfants à l'école sans Dieu du village et à ne pas les envoyer dans la commune mitoyenne disposant toujours d'un établissement confessionnel que sur l'insistance du premier magistrat et des deux instituteurs. Comment agiraient-elles